Continents manuscripts

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

14 | 2020

Photographie algérienne : de la genèse à la représentation

La photo que j'ai ratée

Saïd Djafer

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/5266>

DOI : 10.4000/coma.5266

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Saïd Djafer, « La photo que j'ai ratée », *Continents manuscripts* [En ligne], 14 | 2020, mis en ligne le 15 mars 2020, consulté le 13 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/coma/5266> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.5266>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

La photo que j'ai ratée

Saïd Djaafer

- 1 À une cinquantaine de mètres de l'entrée du Tunnel des facultés, ce trou où les vibrations de notre colère souriante s'amplifient chaque jour, et les vendredis encore plus, sur un balcon, un homme, un vieux, debout à côté d'un drapeau, regarde la jeunesse déferler. Entre ahurissement et enchantement, il observe. Il bouge lentement, agite les mains avec prudence en direction des jeunes, puis soudain, il les lève vers ciel, comme une prière pour être libéré, ne serait-ce que pour un instant fugace, de ce corps usé qui entrave et contraint, qui l'empêche de faire partie pleinement de cette colère heureuse qui déferle sur le pays depuis le 22 février¹.
- 2 Une prière muette pour être de cette fête de combat, pleine de fougue et d'énergie, pour être dans la rue malgré le poids des ans. Je le vois, je m'arrête, suffoqué, incapable de mettre des mots pour dire le poignant de l'instant. Je ne suis pas seul. Des jeunes aussi lèvent la tête, ils s'arrêtent. Et spontanément, ils trouvent les mots qu'il faut. Des mots simples, directs, malins, comme ils ont appris à en tricoter dans les tribunes des stades où ils minaient le régime en se moquant de lui et de ses lamentables *mokhaznis*, de ces grotesques personnages serviles, imposés au pays durant de longues années. Si longues qu'on a fini par douter d'en voir la fin un jour.
- 3 Je ne sais quel chef d'orchestre invisible leur donne les mots et le tempo, mais ils lèvent les mains vers le vieux au balcon, établissent un contact physique et se lancent dans un chant lancinant : *Mazal al baraka, ya baba, mazal*. Il y a encore de la baraka, le pays ne s'est pas asséché, la vie coule encore dans ses veines, il a du ressort. Mais tout cela est chanté avec la simplicité qui va droit au but, au cœur. Les mots de l'espoir, les mots qui libèrent, allègent, enchantent.
- 4 Le vieux tend les bras à son tour, il bouge sur place, il s'accroche à la rambarde, comme prêt à sauter pour faire partie de la marche. Il prend le drapeau, l'embrasse. Il est ému, il rit. Les jeunes sautent, ils s'élèvent vers lui, ils insistent, il y a encore de la baraka. Il chavire. Il pleure. Nous pleurons. Il n'est plus seul, dans son balcon, il n'est plus enfermé dans un corps fatigué. Son corps n'est plus une entrave, il se dilate, se déploie, il est avec nous dans la rue, il est nous, nous sommes lui. Il chante avec nous, il vibre, c'est nous le peuple, c'est nous qui décidons... *Blad bladna oua ndirou raina* ! Tout un

programme, une révolution qui se cherche une voie, même si tout reste encore incertain en ce septième vendredi où le peuple encercle le régime pour le pousser, pacifiquement, hors de lui, hors de son histoire.

- 5 Je n'ai pas eu le réflexe de prendre une photo du vieux. Un « ratage » selon le jargon du métier de journaliste que j'exerce depuis des dizaines d'années. Pourquoi n'ai-je pas eu le réflexe de le faire alors que j'avais le téléphone mobile en main ? Sans doute que le moment était trop privilégié, trop puissant, d'une intimité sacrée, même s'il se déroulait dans la rue, dans une communion soudaine entre un ancien et une centaine de jeunes. Ma femme, non plus, n'a pas eu ce réflexe. C'était trop fort pour penser à faire une photo.
- 6 De toutes les images que j'ai pu rater – mon téléphone est plein de photos de nos vendredis où nous nous regardons, tout surpris de découvrir que nous pensions la même chose en même temps – la plus forte, c'est celle de ce vieux monsieur mis en communion avec la rue par un chant improvisé, avec des jeunes qui marchent pour se libérer et nous libérer de ce long état d'indignité imposé au pays de Novembre. Ce moment – il y en a eu beaucoup d'autres – de dignité qui se rétablit en marchant ensemble était d'une telle puissance que j'en sortais définitivement convaincu, au-delà des méandres des batailles à venir, que les Algériens n'accepteront plus jamais de revenir avant le 22 février, à ces jours où le « cadre » d'un homme malade, illustration d'un régime malade, insultait son passé et obstruait son avenir. En cela, le 22 février 2019 de la jeunesse algérienne est l'héritier légitime de novembre 1954, celui qui revitalise les promesses d'un pays de femmes et d'hommes libres.²

NOTES

1. 22 février 2019.

2. Article paru pour la première fois dans *Marcher ! Nous Autres, éléments pour un manifeste de l'Algérie heureuse*, dir. Amin Khan, Alger, Éditions Chihab, 2019, p. 101-103.

INDEX

Mots-clés : photographie, Algérie, révolution, représentation

Index géographique : Algérie

AUTEUR

SAÏD DJAAFER

SAÏD DJAAFER est né en 1957 à Alger. Licencié en sciences politiques et relations internationales, il a été journaliste à l'APS (1984-1991), au *Quotidien d'Algérie* (1990-1992), à l'hebdomadaire *La Nation* (1994-1996) et au *Quotidien d'Oran* (1996-2014). Membre fondateur de l'agence Interface Média qui édite le journal électronique *Maghreb Émergent*, il a été directeur éditorial du *Huffpost* Algérie. Il a traduit plusieurs ouvrages dont, en arabe, *Les Mémoires d'un combattant, l'esprit d'indépendance* de Hocine Aït Ahmed, en collaboration avec Zineb Kobbi.